



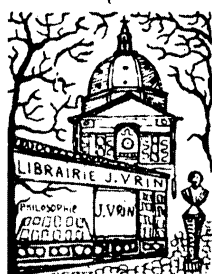
M. DIXSAUT
A. BRANCACCI

PLATON

SOURCE DES PRÉSOCRATIQUES

EXPLORATION

ANTIQUITÉ



V R I N

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

NOUVELLE SÉRIE

Fondateur : Henri GOUHIER

Directeur : Jean-François COURTINE

PLATON
SOURCE DES PRÉSOCRATIQUES
EXPLORATION

Textes réunis par
Monique DIXSAUT
et
Aldo BRANCACCI

PARIS
LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN
6, Place de la Sorbonne, V^e

—
2002

INTRODUCTION

LA NOTION DE PRÉSOCRATIQUE

Le terme « Présocratiques », par lequel nous désignons habituellement – et par lequel nous désignerons peut-être encore pendant quelque temps – les philosophes grecs de l'époque archaïque, est une dénomination récente, propre au vingtième siècle. Elle est devenue canonique à partir de la première édition de l'ouvrage d'Hermann Diels, *Die Fragmente der Vorsokratiker* (1903), qui a été le premier et qui reste l'unique recueil critique des textes de ces philosophes¹. Considéré à l'unanimité comme l'un des monuments de la philologie classique allemande avec les *Doxographi Graeci* du même Diels, les *Stoicorum veterum fragmenta* de von Arnim, les *Epicurea* d'Usener, les *Vorsokratiker* se distinguent toutefois de tous ces ouvrages par deux traits fondamentaux, qui contiennent *in nuce* les raisons des discussions successives sur la justesse et la convenance de l'emploi du terme « présocratiques ». Celui-ci ne désigne pas une tradition philosophique déterminée comme « stoïciens », « épicuriens » ou « socratiques », mais indique une catégorie historiographique qui détermine immédiatement son objet et, par conséquent, rassemble et unifie les philosophes auxquels elle se réfère par convention. Ce terme ne se réfère pas non plus à des limites chronologiques précises. Il suffit de rappeler que l'activité philosophique de Démocrite se poursuit encore longtemps après la mort de Socrate, que Gorgias lui survit de plusieurs décennies, que tous les sophistes de la seconde génération sont contem-

1. *Die Fragmente der Vorsokratiker*, griechisch und deutsch von H. Diels, Berlin, Weidmann, 1903, p. x-601. Du vivant de Diels, il y a eu d'autres éditions de l'ouvrage (1906-10, 1912, 1922); la dernière s'enrichissait d'un *Wortregister* par W. Kranz et d'un *Namen- und Stellenregister* par Diels lui-même, assumant ainsi sa structure définitive. La cinquième et la sixième éditions (1934-37 et 1951-52) ont été révisées et mises à jour par Walter Kranz. C'est ainsi qu'à partir de la sixième édition, cet ouvrage qui compte jusqu'à l'heure actuelle douze réimpressions, est cité habituellement comme Diels-Kranz.

porains de Socrate, et enfin que la tradition atomiste postdémocritéenne¹ est, bien sûr, postérieure à Socrate. Si l'on ajoute l'ambiguïté lexicale – *Vorsokratiker* signifie au sens strict « ceux qui précèdent les Socratiques » et non pas « ceux qui viennent avant Socrate »² –, et si l'on tient compte de la genèse du terme, produit par extension de la dénomination « *vorsokratische Philosophie* », qui a toutefois une valeur seulement signalétique dans les histoires de la philosophie du XIX^e siècle (Ritter, Brandis, Zeller)³, on pourra alors apprécier le courage d'une philologie qui a surmonté un certain nombre d'imprécisions et d'apories et qui a été capable de créer ce que la philologie actuelle ne saurait probablement pas créer : une catégorie historiographique riche d'implications philosophiques, capable de stimuler positivement la recherche et de provoquer la discussion justement à cause des problèmes qu'elle pose, des choix qu'elle fait et des exclusions qu'elle implique nécessairement.

Toujours sur les présocratiques

Cette notion s'est affirmée rapidement en dépit des oppositions, et cela pour trois raisons au moins, toutes facilement identifiables. La première est que cette notion a été capable de synthétiser des données issues de la doxographie antique et de l'enquête historico-philologique moderne ; elle se relie en effet sans trop de difficulté à l'analyse antique la plus importante de l'histoire de la philosophie, à savoir celle esquissée par Aristote dans le premier livre de la *Métaphysique* et à d'autres endroits de son œuvre. Le *consensus* progressif des savants à reconnaître que la reconstruction aristotélicienne découle d'un préjugé philosophique et éminemment subjectif n'a pourtant pas diminué, au cours du siècle passé, l'importance que cette reconstruction revêt pour l'étude de la philosophie ancienne. Il en a plutôt promu une étude minutieuse, qui n'est pas encore achevée. En outre, la conscience de la nécessité de soumettre ces témoignages à un examen critique intransigeant et scrupuleux a eu pour conséquence d'en souligner le rôle central dans toute orientation de l'historiographie moderne, qu'elle considère l'attitude aristotélicienne d'un œil favorable ou critique.

1. Comme le soulignait déjà Walter Kranz dans la préface à la cinquième édition de l'ouvrage, p. VIII.

2. Comme le soulignait encore Walter Kranz dans la préface à la cinquième édition de l'ouvrage, p. VIII, où il revendiquait d'ailleurs la justesse et la valeur historiographique de la dénomination *Vorsokratiker*.

3. Cf. H. Ritter, *Geschichte der Philosophie alter Zeit*, vol. I, Hamburg, Perthes, 1829 ; C.A. Brandis, *Handbuch der Geschichte der griechisch-römischen Philosophie*, vol. I, Berlin, Reimer, 1835 ; E. Zeller, *Die Philosophie der Griechen*, Tübingen, Fues, 1844-1852.

La deuxième raison est que la dénomination collective de « Présocratiques », bien qu'à première vue d'une extension excessive, ce qui, à la limite, la rend informe, a entraîné une enquête approfondie et à peu près exhaustive des relations historiquement démontrables et théoriquement envisageables entre tous les philosophes de l'époque archaïque, abstraction faite des limites scolaires et géographiques; elle a trouvé sa légitimité dans les résultats acquis, au moins dans une première phase de l'histoire de ces études. Cette enquête a contribué en outre dans une très large mesure à l'abandon de certaines divisions chronologiques élémentaires ou arbitraires, comme par exemple l'appellation « philosophie pré-attique », qui dans l'histoire de la philosophie antique d'Ueberweg couvre la période allant de Thalès à Anaxagore. Elle a également permis de rejeter certaines catégories « à programme » comme « De la métaphysique à la science positive » qui, dans l'ouvrage de Gomperz, désigne la période allant de Xénophane aux Stoïciens, ou la bipartition de Windelband entre « *Die ontologische Periode* », – qui va des origines à Anaxagore en incluant Gorgias et Protagoras déguisés en opposants de la philosophie de la nature –, et « *Die eudämonologische Periode* », qui comprend le reste de la sophistique, Diogène d'Apollonie, Démocrite, Socrate, et se poursuit sans ambages jusqu'à Plotin et Saint Augustin¹.

La troisième raison de l'heureuse préférence de l'historiographie pour la catégorie « Présocratiques » est à trouver dans la synergie qui s'est produite entre l'ouvrage de Diels et la célèbre *Philosophie der Griechen* d'Eduard Zeller. Cet ouvrage, considéré aujourd'hui comme dépassé, mais qui a été pendant longtemps irremplaçable, représente le plus haut document de l'historiographie philosophique allemande de la fin du XIX^e siècle concernant l'Antiquité.

Présocratiques ou préplatoniciens ?

L'un des mobiles décisifs de l'étude des Présocratiques est éminemment philosophique. Et cela, parce que le lieu des origines n'est pas seulement un lieu fondateur de la philosophie, mais aussi l'un de ses lieux de reconnaissance. Cela explique aussi la richesse extrême des approches et des interprétations qui a caractérisé la recherche dans ce domaine. La catégorie « présocratique » lui a ajouté une valeur particulière, une sorte de

1. T. Gomperz, *Griechische Denker*, Leipzig, Veit, 1896-1909 (Berlin, De Gruyter, 1922-31⁴); F. Ueberweg, *Grundriß der Geschichte der Philosophie. I. Die Philosophie des Altertums*, 12, umgearbeitete und erweiterte Auflage hrsg. von K. Praechter, Berlin, Mittler, 1926 (première édition 1863); W. Windelband, *Geschichte der abendländischen Philosophie im Altertum*. Vierte Auflage bearbeitet von A. Goedeckemeyer, München, Beck, 1923 (première édition 1888).

valeur ajoutée, presque comme si le préfixe ne désignait pas quelque chose qui précède, mais quelque chose d'essentiellement différent, de nécessairement différent de ce qui naît avec Socrate et qui n'aurait été pas perçu comme tel si, selon les vœux de Nietzsche, la catégorie « préplatonicien » s'était affirmée. Car Platon est lié étroitement et inextricablement à la philosophie et à la sagesse archaïques, que nous devons nécessairement appeler présocratiques si nous voulons percevoir cette distance historique et cet élément inattendu, donc puissant, qui sont implicites dans la confrontation de Platon avec Héraclite, Parménide, Zénon, Protagoras. D'ailleurs, si la lecture de *La Philosophie à l'époque tragique des Grecs* suscite une attente à l'égard du tableau historiographique préplatonicien que Nietzsche avait à l'esprit, la lecture des leçons de Bâle données en 1872, 1873 et 1876, regroupées dans le troisième volume des *Philologica* des *Opera Omnia*, et récemment éditées en italien sous le titre *I filosofi preplatonici*, ne peut pas ne pas décevoir cette attente. En effet, cette lecture révèle que la catégorie « préplatonicien » est sans signification et inactive par rapport à l'interprétation des présocratiques proprement dits, et assez pauvre par rapport à l'interprétation de Socrate. À propos de Socrate, Nietzsche esquisse dans *La Naissance de la tragédie* un parallèle avec Euripide, opérant une transfiguration splendide de ce qu'Aristophane dit de Socrate en peu de vers dans *Les Grenouilles*. Nietzsche nous en dit ici beaucoup plus que ne le faisait la simple présentation de Socrate comme le dernier des sages, désirant la mort et triomphant d'elle dans le but de démontrer sa propre supériorité sur la faiblesse humaine et d'affirmer la dignité de sa mission divine. La catégorie de « préplatoniciens » a été adoptée aussi par Havelock et d'autres, qui ont mis en parallèle le développement de la pensée antique et les dynamiques culturelles propres de la civilisation grecque, durant la longue phase de montée en puissance de la technique de l'écriture¹. Dans cette perspective, la césure entre Socrate et Platon acquiert un nouveau sens, puisque Socrate est réinscrit parmi les Présocratiques (proprement dits) à cause de son appartenance à une culture de l'oralité, qu'il contribue de façon déterminante à transformer par sa pratique et sa conception de la dialectique.

1. Il suffit de citer E.A. Havelock, *Preface to Plato*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1963, trad. it. de M. Carpitella, *Cultura orale e civiltà della scrittura da Omero a Platone*, Bari, Laterza, 1995 ; *The Muse learns to write. Reflections on Orality and Literacy from Antiquity to the Present*, New Haven and London, Yale University Press, 1986, trad. it. de M. Carpitella, *La Musa impara a scrivere. Riflessioni sull'oralità e l'alfabetismo dall'antichità al giorno d'oggi*, Bari, Laterza, 1995 ; *The Preplatonic Thinkers of Greece. A Revisionist History* [1996], trad. it. de L. Lomiento, *Alle origini della filosofia greca. Una revisione storica*, Introduzione, revisione e note a cura di T. Cole, Premessa di B. Gentili, Bari, Laterza, 1996.

Présocratiques et anciens savants

La position de Giorgio Colli est certainement la plus originale parmi toutes celles qui ont traité, durant les dernières décennies, de l'épineuse question de la désignation des philosophes grecs du ^{vi}^e et du début du ^v^e siècle, et du débat historiographique sur l'alternative : présocratiques ou préplatoniciens¹. Pour comprendre la position de Colli, il est nécessaire de rappeler que son livre est marqué par un renversement décisif, et non pas seulement par une révision de la perspective aristotélicienne qui relègue les Présocratiques au rang de précurseurs ayant péniblement entrevu la vérité mise à jour par Aristote. Colli entreprend à l'inverse une réévaluation de la catégorie de « pensée archaïque », qui devient « sagesse » et acquiert une valeur et des résonances qui la transforment profondément. Ainsi désignés, les Présocratiques retrouvent surtout le nom qu'ils ont reçu historiquement et qu'ils se sont donné, celui de « sages » ou de « savants » (*sophoi*). Mais qui sont ces *sophoi*²? Dans un esprit nietzschéen, mais avec une approche et un style qui lui sont propres, Colli interprète l'époque des anciens savants comme l'époque suprême de la pensée grecque, où s'affirme sans restriction le concept de *sophia*, par contraste avec la phase de déclin que représente la *philosophia*, qui entretient un rapport étroit et en partie secret avec la phase des origines, surtout chez Socrate et Platon³. Colli se distingue en outre de Nietzsche par l'interprétation nouvelle qu'il propose de Socrate, qui n'est plus considéré comme un décadent à cause de sa dialectique, mais parce que, dans cette dialectique, la dimension morale s'affirme au détriment de la dimension théorétique. Colli identifie aussi une série de nœuds historiques et théoriques, tels que le passage de la dialectique à la rhétorique et le lien entre philosophie et littérature, qui donne lieu à une étude plus précise du rôle des sophistes. En fait, du début à la fin de son livre, il conserve une idée centrale, selon laquelle ce qui précède la naissance de la philosophie est le moment suprême, ou le moment le plus intense, de la philosophie comprise comme système. Rigoureuse et originale, cette interprétation est indubitablement d'une grande tenue intellectuelle. Elle a été développée dans un livre malheureusement

1. Sur ce problème, je me permets de renvoyer à mon article « Presocratici/Preplatonici. Contributo a un bilancio di cinquantanni di storiografia filosofica in Italia », Bologne, il Mulino, 2000, p. 43-53.

2. G. Colli, *La natura ama nascondersi*, édité par E. Colli, Milan, Adelphi, 1988² [1948¹]. Du même auteur, voir *La Nascita della filosofia*, Milan, Adelphi, 1975. Après la mort de Colli est paru son *Zenone di Elea, Lezioni 1964-1965*, édité par E. Colli, Milan, Adelphi, 1998.

3. Voir G. Colli, *La Sapienza greca*, t. I-III, Milan, Adelphi, 1977-1980, trad. franç. *La Sagesse grecque*, t. I-III, Combas, Éditions de l'Éclat, 1990-1992. Sont aussi disponible en français *La Naissance de la philosophie*, Lausanne, L'Aire, 1981, et *La Nature aime à se cacher*, Combas, Éditions de l'Éclat, 1994.

inachevé, qui a le mérite supplémentaire d'attirer l'attention sur une partie incontestablement négligée des *Vorsokratiker*, celle des origines les plus lointaines, que Colli choisit de réinterpréter à partir d'une philologie qui n'est certainement pas celle de Wilamowitz. Aujourd'hui, grâce à Giorgio Colli, il est facile de se rendre compte que l'on peut trouver trois réalités essentiellement différentes dans les *Vorsokratiker* de Diels-Kranz (et donc dans le concept traditionnel de « présocratique ») : le monde des poètes savants, celui des *sophoi*, que l'on nomme encore aujourd'hui « présocratiques », et celui des sophistes, dont la réhabilitation semble désormais achevée¹. Cela signifie que le concept historiographique de présocratique n'est plus aujourd'hui une espèce mais un genre, dont la valeur heuristique demeure néanmoins intacte, précisément en ceci qu'il est possible de la décomposer en entités historico-conceptuelles, plus déterminées. De même, au fur et à mesure que nous procédons à une lecture plus attentive, plus scrupuleuse, plus réfléchie de ses Dialogues, nous nous rendons compte que c'est Platon qui, avant Aristote, n'a pas cessé de débattre avec l'ensemble du monde « présocratique », un monde sur lequel il a beaucoup à nous dire, nous qui nous consacrons à l'interprétation de sa philosophie mais aussi (et au moins en partie pour la même raison) à la recherche des traces de ce savoir qui, historiquement et théorétiquement, a précédé cette philosophie.

Aldo BRANCACCI

LES MULTIPLES DIALOGUES DE PLATON

L'impossible histoire

Non seulement Platon n'est pas un historien de la philosophie, mais il ne lui était pas possible de constituer quelque chose comme une histoire de la philosophie² : avant lui, existaient des enquêtes sur la Nature – celles qui déçoivent tant le Socrate du *Phédon*, ou que l'Étranger du *Sophiste* assimile à des histoires racontées aux enfants – et aussi de la sophistique, mais de philosophie, au sens où il l'entend, point. De plus, ceux qui

1. Cf. surtout B. Cassin, *L'Effet sophistique*, Paris, Gallimard, 1995.

2. Sur cette question, voir E. Zeller, « Platons Mitteilungen über frühere und gleichzeitige Philosophen », *Archiv für Geschichte der Philosophie* 5, 1882, p. 165-184 ; R. Mondolfo, « Sul valore storico delle testimonianze di Platone », *Filosofia* 15, 1964, p. 583-601 ; H.G. Gadamer, « Platon und die Vorsokratiker », dans *Epimeleia, Festschrift für H. Kuhn*, München, 1964, 127-142, repris dans *Kleine Schriften III*, Tübingen, 1972, p. 41-55 ; G. Cambiano, « Tecniche dossografiche in Platone », dans *Storiografia e dossografia nella filosofia antica*, a cura di G. Cambiano, Torino, 1986, p. 61-84 ; C.A. Viano, « La storiografia platonica tra confutazione et interpretazione », *ibid.*, p. 85-99.

conçoivent cette histoire historiquement ne connaissent que le temps du calendrier et le tiennent pour seul espace légitime où faire comparaître les différentes « philosophies ». Cette dimension « chronologique » linéaire est non seulement le dernier des soucis de Platon, mais il la brouille à plaisir : la possibilité, par exemple, pour le jeune Socrate de rencontrer le vieux Parménide dans le *Parménide* est un casse-tête bien connu des historiens. Enfin, d'Aristote aux « époques de la conception du monde » heideggeriennes, en passant par Kant et son champ de bataille et par Hegel, tout philosophe, quand il envisage historiquement le passé de la philosophie, qu'il en délimite le champ et en construit la continuité, se conçoit nécessairement comme le point d'aboutissement ou de rupture, et parfois d'achèvement, de cette histoire. Elle n'existe que par un mouvement rétrograde du vrai, d'une vérité qu'il détient complètement, ou plus complètement ; il est donc le seul capable d'élever à leur vérité les philosophies qui le précédèrent et d'en déceler les erreurs ou les insuffisances. Toutes les autres philosophies sont ainsi converties en moments d'un devenir conduisant à une philosophie déterminée, que ce soit de manière contingente – on se souvient des « soldats mal exercés » d'Aristote (*Métaph.*, A, 985 a) – ou nécessaire, comme chez Hegel. Si c'est dans la constitution de ce temps orienté que réside la possibilité d'une histoire philosophique de la philosophie, tout montre que Platon, pour sa part, la refuse.

Refus qu'il marque d'abord par son anonymat obstiné : ceux qui « vinrent avant » ne vinrent pas avant *lui*. C'est pour Aristote (*Métaph.*, A 6, 987 a 31-b 1) qu'il est un aboutissement : Platon aurait d'abord fréquenté Cratyle l'héraclitéen et en aurait conservé la conception d'une réalité sensible en perpétuel écoulement ; il aurait ensuite tenu de Socrate son intérêt pour les problèmes éthiques et les définitions ; enfin, pour arriver à une connaissance ferme, il se serait inspiré de la théorie pythagoricienne des nombres, se contentant de baptiser « participation » ce que les pythagoriciens appelaient imitation. À l'évidence, Platon ne peut penser ainsi puisque, dans la grande majorité de ses Dialogues, Socrate, c'est lui, ou lui, c'est Socrate, lequel ne cède la place qu'à deux étrangers (un Éléate et un Athénien) qui, au moins par leur méthode – interroger et répondre – lui ressemblent comme des frères. En fait, il ne cède véritablement sa place qu'à Parménide ; le *Parménide* est le seul Dialogue où les positions discursives « habituelles » se trouvent tout au long inversées. De telle sorte que ceux qui pour nous sont des présocratiques (Protagoras, Gorgias, ou même Parménide, par exemple) sont pour Platon des contemporains, puisqu'ils étaient ceux de Socrate. L'anonymat, lié aux problèmes de la date dramatique de chaque Dialogue, ne facilite certes pas l'établissement d'une chronologie.

Dont le refus se marque ensuite par la conception qu'a Platon de la pensée comme dialogue. Ce second aspect signifie qu'il ne saurait y avoir pour lui de pensées passées, ou dépassées : chacune mérite d'être examinée actuellement, dans ce présent atemporellement en acte qu'est le dialogue. Ses rencontres avec d'autres penseurs sont justement des rencontres, elles entraînent un examen dialectique, non un exposé historique. Même s'il s'emploie à les réfuter, ses dialogues avec eux doivent lui apprendre quelque chose, se conformer à cette condition de toute discussion que Socrate juge rarement remplie : avoir donné mais aussi reçu un enseignement (*Gorgias*, 457 c). Pour cela, il doit voir dans les discours de ceux qui l'ont précédé non pas des doctrines, mais des questions posées et des solutions proposées ; il faut reprendre les premières et mettre à l'épreuve les secondes, et grâce à elles la pensée trouve autant d'occasions de se mettre à l'épreuve. La parole de Platon est dialogique, polyphonique, disait Bakhtine, elle est habitée par d'autres paroles. Son discours n'est pas la parole oraculaire, en première personne, des sages penseurs de la Nature qui articulèrent une pensée à une seule dimension, mais pas davantage celle tout aussi unidimensionnelle de Socrate qui, habité par le démon de la justification rationnelle, n'était ni musicien ni faiseur de mythes : son usage multiple, ou si on veut impur, du discours, son « enthousiasme pour la dialectique » (un oxymore s'il en est) différencie Platon de ces types purs, de ceux que Nietzsche nomme pour cette raison « préplatoniciens ». Mais Platon n'est pas un « hybride » seulement au sens où il allie inspiration et critique, il l'est aussi en ce qu'il intègre au sien en les discutant les discours des autres et par là même se les rend présents. Si la pensée est pour lui, en elle-même, étrangère à la dimension de l'histoire, Platon n'a pas de prédécesseurs, il n'a que des interlocuteurs.

Écrits et paroles

Il ne les traite certes pas tous de la même façon. Il emploie souvent, et souvent ironiquement, le trope rhétorique de l'autorité des Anciens. « Or le vrai, dit Socrate dans le *Phèdre*, ce sont les Anciens qui le savent : si c'était quelque chose que nous fussions capables de trouver par nous-mêmes, aurions-nous encore, en vérité quelque souci des croyances passées de l'humanité¹ ? ». Alors qu'ils se trouvent jetés au milieu du combat qui oppose « les hommes de l'écoulement » et ceux de « l'universel repos », Socrate dit à Théodore : « c'est nous qui serons ridicules si nous croyions, nous gens de rien, dire quelque chose qui compte, après avoir refusé la dokimasie à des personnages on ne peut plus anciens et on ne peut plus

1. τῶν ἀνθρώπων δοξασμάτων (*Phèdre*, 274 c 1-3).

savants¹ ». Et dans le *Philèbe*, Socrate déclare : « Les Anciens qui nous étaient supérieurs et qui habitaient plus près que nous des dieux, nous ont transmis cette parole prophétique²... ». Des croyances, une révélation, ce ne sont pas vraiment pour Platon des vérités, tout au plus des opinions vraies. Ces opinions des Anciens sont peut-être la trace d'une sagesse perdue, mais ce n'est pas cette sagesse qu'il faut s'efforcer de retrouver pour la transmettre, c'est leur intelligence de la réalité ou d'un aspect de la réalité qu'il faut extraire de ce qu'ils disent. Leurs discours présentent une opacité, que Platon dans le *Sophiste*, lors de sa revue des doctrines de l'être, exprime en parlant de *muthoi*, opacité qui n'est pas insurmontable puisqu'elle permet une reprise dialectique. Les affirmations majestueuses et inspirées de ses devanciers, Platon-Socrate-l'Étranger éléatique les transforme en problèmes, qu'il s'applique à retourner en tous sens. En tant qu'elles persistent dans la mémoire des hommes, ces opinions doivent faire l'objet d'un débat, non d'un jugement : « il serait difficile, et ce serait commettre une faute de mesure, que de vouloir aussi grossièrement porter un jugement de valeur sur des hommes que défendent leur gloire et leur antiquité³ ». Porter un jugement de valeur (*epitimaô*), qu'il soit positif ou négatif, serait certes outrecuidant, mais surtout ne nous ferait rien comprendre et ne nous apprendrait rien.

À côté de ce traitement sincèrement ou ironiquement respectueux des Anciens en général, on trouve dans les Dialogues nombre de passages consacrés à l'examen de discours ayant été effectivement tenus. Mais la manière de le faire n'est pas toujours la même. Il me semble qu'un principe de classement peut être dégagé de ce que dit, dans le *Théétète*, Socrate à Théodore : en procédant à la manière des antilogiques, ils ont réussi à détruire « et l'histoire (*μῦθος*) contée par Protagoras et la tienne [celle de Théodore], d'après laquelle science et perception sont une même chose » (*Théét.*, 164 d 8-10). Or cette « histoire » n'aurait pas été réfutée, ou pas si aisément réfutée, si son père était encore en vie. C'est donc une thèse orpheline (*ὀρφανὸν αὐτὸν*) qui a été attaquée, et comme personne d'autre ne le fait « c'est nous qui, pour la justice, nous risquerons à lui porter secours⁴ ». Le thème, développé dans le *Phèdre*, de l'écrit orphelin, privé de l'assistance de son père, permet je crois de distinguer entre deux manières platoniciennes de discuter ses devanciers. L'écrit peut être pris

1. παμπαλαίους δὲ καὶ πασσόφους ἄνδρας ἀποδεδοκιμαχότες (*Théét.*, 181 b 2-4). La « dokimasie » était la procédure à laquelle étaient soumis tous les candidats (en particulier les éphèbes) à l'investiture civique, afin de savoir s'ils remplassaient les conditions légales.

2. ταύτην φήμην παρέδωσαν (*Phil.*, 16 c 7-8).

3. χαλεπὸν καὶ πλημμελὲς οὕτω μεγάλα κλεινοῖς καὶ παλαιοῖς ἀνδράσιν ἐπιτιμᾶν (*Soph.*, 243 a 3-4).

4. ἀλλὰ δὴ αὐτοὶ κινδυνεύσομεν τοῦ δικαίου ἕνεκ' αὐτῷ βοηθεῖν (*Théét.*, 164 e 6).

comme un écrit, il est alors limité à la thèse ou aux thèses qui s'y trouvent explicitement formulées, et il reste orphelin au sens où personne n'entreprend de le défendre. C'est un objet, texte ou thèse, à citer ou à exposer, à interpréter et à critiquer : tel est le cas du « livre » d'Anaxagore, des traités d'art oratoire (*Phèdre*, 266 c sq.), ou encore des deux premiers vers du fr. VII de Parménide cités à deux reprises dans le *Sophiste* (237 a 8-9 et 258 d 2-3). L'histoire racontée par eux reste orpheline, et peut seulement donner lieu à un exercice herméneutique comparable (mais généralement plus sérieux) à celui auquel Socrate se livre dans le *Protagoras* à propos d'un poème de Simonide. Ni Anaxagore, ni Théodore de Byzance, ni Événos de Paros et tous les auteurs cités dans le passage du *Phèdre*, ni même, à ce moment du *Sophiste*, Parménide, n'ont droit à la parole, ou plutôt leur parole reste enfermée dans leurs écrits. Cette manière de faire n'est pourtant pas, et de loin, la plus répandue dans les Dialogues.

L'autre procédure est explicitée dans le *Sophiste* à propos de tous ceux qui ont parlé de l'être : « Voici en effet de quelle façon je dis qu'il nous faut poursuivre notre recherche, en nous informant auprès d'eux comme s'ils étaient présents en personne¹ ». Elle est mise en application dans le *Théétète*, au point que, après avoir dit à Théétète qu'il fallait « nous efforcer de prononcer nous mêmes » l'apologie de Protagoras (165 e), et l'avoir fait, Socrate se réfère à « ce que disait tout à l'heure Protagoras » (λέγοντος ἄρτι τοῦ Πρωταγόρου, 168 c 9), abolissant ainsi toute différence entre le père historique et le père adoptif du discours. Cependant, le *Théétète* et le *Sophiste* maintiennent l'existence du « comme si », indiquant par là que les interlocuteurs ne le sont que fictivement, qu'ils sont rappelés du royaume des morts grâce à la volonté de Platon de leur rendre justice. Le « comme si », et avec lui tout signe de fiction, sont en revanche absents des dialogues – les deux *Hippias*, le *Protagoras*, le *Cratyle*, le *Gorgias* et le *Parménide*, par exemple – qui mettent des sophistes ou des « philosophes » en situation d'interlocuteurs réels. Tous sont bien alors censés être là en personne.

Mais au fond, qu'il s'agisse de soumettre à examen des écrits, ou de prendre, fictivement ou réellement, leurs auteurs comme autant d'interlocuteurs, le rapport reste fondamentalement le même : ce n'est pas un rapport historique, c'est un rapport dialogique. Même quand on a affaire à des personnages célèbres et clairement identifiés, ils semblent n'intéresser Platon qu'à titre de *types*, de modèles possibles de discours et de pensée, auxquels il doit prendre le risque de s'affronter. Ainsi que le dit P. Vidal-Naquet², « Platon ne pensait pas en termes de sources, ce qu'Hérodote

1. λέγω γὰρ δὴ ταύτη δεῖν ποιεῖσθαι τὴν μέθοδον ἡμᾶς, οἷον αὐτῶν παρόντων ἀναπνυθανομένων (Soph., 243 d 6-8).

2. « Athènes et l'Atlantide », *Revue des Études Grecques* 77, 1964, p. 125.

appelait l'*opsis* et l'*akoè*, mais précisément en termes de modèles ». Et de ces modèles, Platon cherche toujours à apprendre quelque chose, il est, au suprême degré, un *philomathès*.

En quel sens Platon peut-il être une source pour les Présocratiques ?

En ce cas, quel sens peut avoir le thème choisi pour cet ouvrage ? Comment Platon pourrait-il être contribuer à la connaissance de ceux que nous appelons « présocratiques », alors qu'il ne les cite que très exceptionnellement, les nomme rarement, et expose moins leurs doctrines qu'il ne les fait parler ? On serait tenté d'en déduire que ses rares citations sont truquées, que l'identification n'est jamais certaine, et que les discours qu'il leur prête sont des discours de sa façon. Comment l'historien pourrait-il se fier à quelqu'un qui a si peu de conscience historique ?

Ce qui ressort de toutes les études qui suivent est d'abord que Platon connaissait fort bien les textes et les doctrines dont il parle. Mais il en ressort aussi que pour lui « connaître » ne renvoie pas à une connaissance objective, mais qu'il s'agit en chaque cas de reconduire une thèse à ses présupposés et d'en montrer les conséquences, présupposés et conséquences que son auteur n'avait pas forcément aperçus. De sorte que chaque thèse fait d'une certaine façon « tâche d'huile », et qu'elle imprègne l'ensemble de la pensée de Platon. C'est pourquoi il est pratiquement impossible de *localiser* la relation que sa philosophie entretient avec certains de ses interlocuteurs. Héraclite, en un sens, est partout, et Protagoras avec lui, puisque Platon aussi est un « homme entre les choses et les mots¹ » ; de même pour Parménide, puisque pas une ligne de Platon ne peut se comprendre en dehors de la différence entre *alètheia* et *doxa* ; et partout aussi se retrouve, entre autres choses, la nécessité de nombrer, de structurer, de mesurer, le règne de l'intelligence, les mélanges et les disjonctions, l'essentielle instabilité de l'opinion et sa toute puissance sur les hommes. Tout cela, Platon se l'est incorporé, sa pensée s'en est nourrie, et si, selon le mot de Diès, il transpose toujours, ses transpositions sont rarement réductrices.

Ce dernier trait me semble caractériser l'ensemble des études présentes dans ce volume : l'accent ne porte jamais, même quand il s'agit des sophistes, sur les critiques adressées par Platon, mais sur la compréhension qu'il a, donc nous permet d'avoir, des discours dont il parle et sur la portée qu'il leur accorde. S'il ne contribuait qu'à cela, à la rectification d'une vision souvent caricaturale des rapports entre Platon et les « présocra-

1. Je paraphrase le titre du beau livre de C. Ramnoux, *Héraclite ou l'homme entre les choses et les mots*, Paris, Les Belles Lettres, 1968.

tiques », ce livre trouverait sa justification. Je voudrais ajouter à ce propos l'exemple suivant : l'*Euthydème* est, on l'a beaucoup dit, une comédie où se trouvent ridiculisés deux vieillards, Euthydème et Dionysodore, saisis brusquement d'une frénésie éristique. Pourtant le dialogue peut aussi se lire comme un équivalent de ce qu'est, pour Aristote, le livre B de la *Méta-physique*, c'est-à-dire comme un inventaire d'apories sur lesquelles Platon ne cessera de revenir. L'entrelacement platonicien du risible et du plus profond sérieux ne facilite certainement pas la tâche de l'historien, mais elle rend peut-être plus intéressante l'histoire qu'il essaie de raconter.

Pour finir, citons encore Nietzsche : « Aristote semble n'avoir pas d'yeux pour voir quand il se trouve devant ces grandes personnalités [*sc.* les philosophes de Thalès à Démocrite]. Et il semble ainsi que ces magnifiques personnalités aient vécu en vain¹ ». Les Préplatoniciens sont pour Nietzsche de grandes figures singulières, des individus indépendants qui n'entretiennent entre eux ni des rapports d'École ni des rapports de maître à disciple, mais ont tout au plus avec un prédécesseur un rapport théorique. « De Thalès aux sophistes et à Socrate, nous avons [...] sept fois l'apparition de philosophes originaux et indépendants² ». Platon est alors une meilleure source, non pas d'un point de vue doctrinal, mais si nous désirons comprendre ce que c'était que d'être à cette époque un philosophe, et que cela consistait à incarner une belle et nouvelle possibilité de pensée et de vie. « Platon doit pour nous remplacer les écrits sublimes, et aujourd'hui perdus, des philosophes préplatoniciens » ; imaginons que la philosophie commence avec Aristote : « nous ne pourrions aucunement nous imaginer ce philosophe ancien, qui est, en même temps, artiste³. ». Comment ne pas penser au superbe portrait du *Théétète* :

Seul son corps est en place dans la cité et y réside ; tandis que sa pensée, au jugement de laquelle il n'y a en tout cela que petitesse et néant le dédaigne, et, selon le mot de Pindare, étend partout « son vol, à ce qui est sous la terre », à la surface de laquelle elle pratique la géométrie, « comme sur la voûte qui domine le ciel », elle pratique l'astronomie : explorant en totalité la nature de chacune de

1. Friedrich Nietzsche. *Kritische Studienausgabe*, hrsg. von G. Colli und M. Montinari, 1967 ff., vol. 2, *Menschliches, Allzumenschliches* I, § 261, 217 ; trad. fr. Rovini, *Humain Trop Humain. Un livre pour esprits libres*, dans *Œuvres philosophiques complètes*, Paris, Gallimard, 1968, p. 201.

2. *Les Philosophes préplatoniciens*, suivi de *Les διαδοχαί des philosophes*, texte établi d'après les manuscrits par Paolo D'Iorio, présentés et annotés par Francesco Fronterotta, traduit de l'allemand par N. Ferrand, Combas, Éditions de l'Éclat, 1994, p. 261.

3. *Id.*, *Introduction à la lecture des dialogues de Platon*, trad. fr. d'O. Berrichon-Sedeyn, Combas, Éditions de l'Éclat, 1991, p. 6.

ces réalités, en son entier, sans se faire choir elle-même à aucune des choses qui lui sont proches. (*Théét.*, 173 e-174 a)

Ainsi est Thalès, qui tombe dans le puits, mais sait, d'un geste noble, rejeter sur son épaule un pan de son manteau. Plus près des dieux, solennels, majestueux – comme toujours l'ironie de Platon ne signifie pas le contraire de ce qu'elle dit : tout cela, ces penseurs l'étaient, ils appartiennent à l'âge où les dieux parlent encore et où la parole est divine. Mais chez eux, le discours sacré n'est plus discours sur les dieux de la mythologie, il est discours sur la *phusis*, et Maurice Blanchot recense ainsi les indices de cette mutation :

l'économie des noms divins ... pris pour signes de quelque autre Chose plus secrète ou plus difficile à nommer ... le sens fort prêté à des mots très communs (verbes statiques, être là, n'être pas là ; verbes dynamiques, rassembler, disperser ; s'approcher, s'éloigner) ... le choix du neutre singulier pour désigner, par une sorte d'effacement, de non-désignation, ce que nous serons tentés de mettre en valeur en l'appelant l'essentiel ... la décision d'utiliser au singulier, avec une grande promotion de sens, un mot d'usage pluriel, comme logos¹...

Il ne serait pas bien difficile de montrer, point par point, que Platon hérite de cet art du langage, et que c'est en cela aussi qu'il est une source irremplaçable. Mais ceux qui vinrent avant ont inventé, avec la profondeur de la parole, la dignité de la pensée, dignité à laquelle le Socrate de Platon va donner une autre figure, sans pour autant renier les précédentes. En ce sens, il y a bien pour Platon, des présocratiques.

Reste cependant encore à justifier le sous-titre : *Exploration*. Aucun des auteurs qui ont collaboré à cet ouvrage n'a prétendu offrir une étude exhaustive, et il y a d'autre part un bon nombre d'absents parmi ceux qui sont mentionnés par Platon : Thalès, Xénophane, Zénon d'Elée, Mélissos, Diogène d'Apollonie, Prodicos, Hippias, Critias, pour dresser une liste qui n'est pas non plus exhaustive. Nous avons simplement souhaité ouvrir la voie à d'autres travaux, car ils ne sont pas sur ce point très nombreux, particulièrement en langue française. Quelles que puissent être nos erreurs ou omissions, nous espérons, de ce point de vue, avoir fait œuvre utile.

Monique DIXSAUT

1. M. Blanchot, Préface à C. Ramnoux, *Héraclite*, op. cit., p. XI.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	5
INTRODUCTION : Aldo BRANCACCI : Qu'est-ce qu'un présocratique ? et Monique DIXSAUT : Platon et ses multiples dialogues.....	7
Luc BRISSON : Platon, Pythagore et les Pythagoriciens	21
Francesco ARONADIO : <i>Sèmainein</i> et <i>dèloun</i> : ontologie et langage chez Héraclite et Platon	47
Giovanni CASERTANO : Parménide, Platon et la vérité.....	67
Nestor-Luis CORDERO : Platon, Empédocle, et l'origine de l'être humain.....	93
Lucio PEPE : Le livre d'Anaxagore lu par Platon	107
Pierre-Marie MOREL : Le <i>Timée</i> , Démocrite et la nécessité	129
Laurent AYACHE : Hippocrate, l'ultime recours contre Socrate (<i>Phèdre</i> , 270 c).....	151
Aldo BRANCACCI : Protagoras, l' <i>orthoepeia</i> et la justesse des noms..	169
Monique DIXSAUT : Platon et la leçon de Gorgias : pouvoir tout dire de l'Être, ne rien pouvoir dire de ce qui est	191
Appendice : Mentions dans les dialogues des noms des Présocra- tiques étudiés dans ce volume	219
Bibliographie.....	221
Table des abréviations	233
Index des auteurs cités.....	235
Table des matières	239